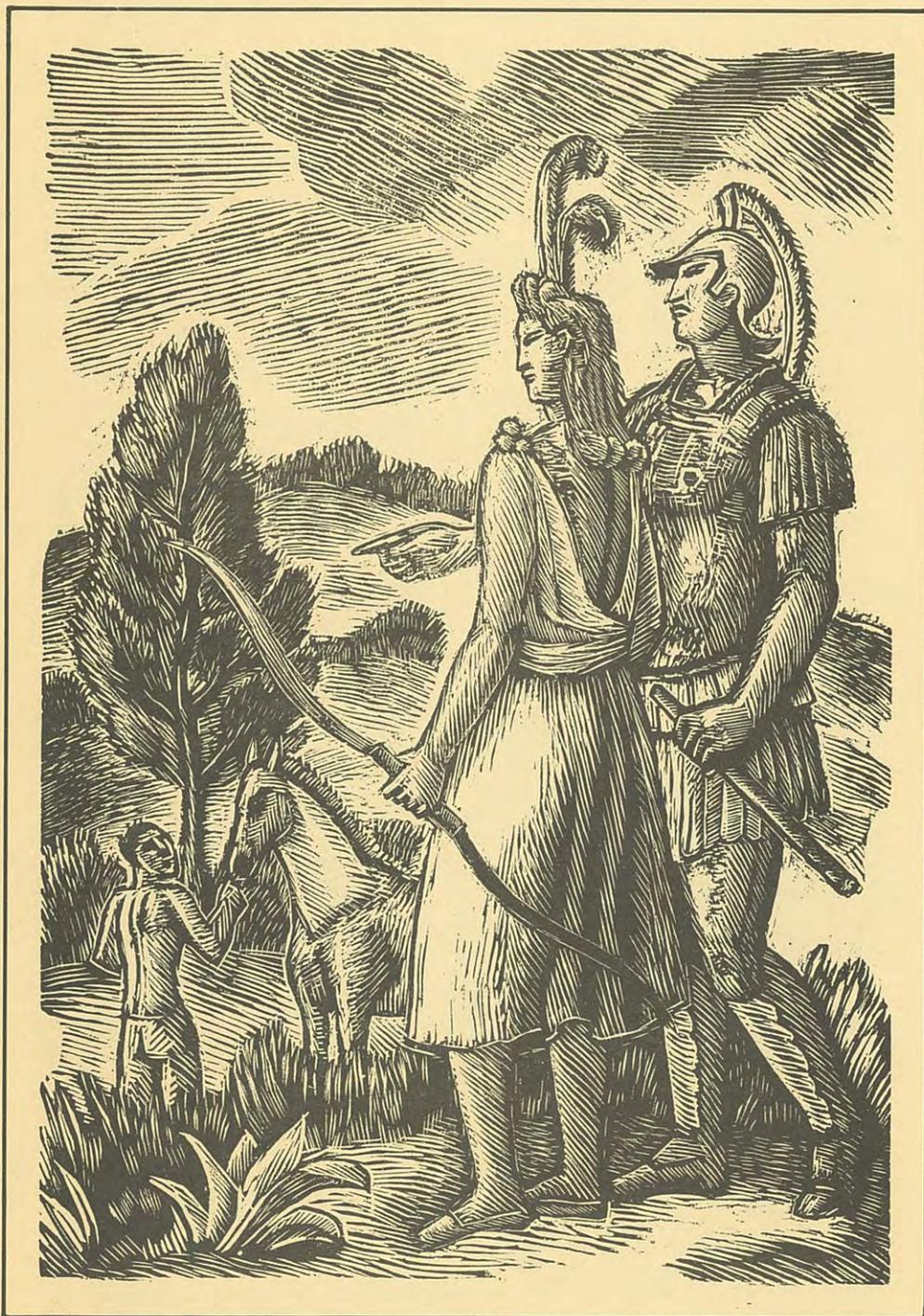


DESMOS

amitiés
gréco-suisse



bulletin no 7 juin 1984

A nos lecteurs

Il faut aujourd'hui faire un effort pour se représenter que voici à peine deux générations un insulaire grec pouvait construire en famille un voilier à deux mâts, et gagner sa vie en cabotant dans la mer Egée, réalisant le vieux rêve d'autarcie qui sommeille au coeur de tout Hellène. A bord du "Saint-Spiridon", nous allons retrouver un art de naviguer où l'absence de tout moteur autre que le vent ramène des siècles en arrière, au point qu'on ne serait point trop étonné de saluer au passage Ulysse sur son radeau.

Ainsi sera opérée une transition propre à nous rapprocher de ceux que l'on appelle les premiers philosophes et à nous faire apprécier leurs efforts de conciliation entre le mythe et l'explication rationnelle, tels qu'ils nous ont été présentés au cours de la récente assemblée générale. Nous ne changerons guère d'époque en découvrant dans les collections du Palais de Rumine les éléments révélateurs de cette autre création du génie grec que fut le monnayage et sa diffusion, cependant que le graveur Bischoff, le poète Elytis et le peintre Vassiliou témoigneront pour notre temps.

Ainsi se présente ce nouveau bulletin. Nous souhaitons qu'il trouve, auprès de nos membres et de ses lecteurs, le même accueil favorable que ses prédécesseurs. Nous savons par ailleurs ce que nous devons à tous ceux dont la bienveillante collaboration a permis sa réalisation; qu'ils en soient ici très vivement remerciés.

Louis Mauris

* * * * *

S O M M A I R E

Pages

| | |
|-------|---|
| 4 | Chronique de l'association |
| 5-9 | André GUX : Vent debout en mer Egée |
| 10 | Petites nouvelles |
| 11-14 | André VOELKE : Vers une compréhension renouvelée des origines de la philosophie grecque: la cosmogonie d'Alcman |
| 14-18 | Anne GEISER : Les monnaies grecques antiques au Cabinet des Médailles de Lausanne |
| 19-20 | Jean-Marie PILET : A propos d'Odysséas Elytis |
| 21-23 | Jean-Michel GARD : Spyros Vassiliou |
| 24 | Annonces : Banque commerciale de Grèce; Romios Voyages |

Chronique de l'association

Dans le cadre de l'exposition "La Cité des images", au Musée historique de l'Ancien-Evêché, en mars dernier, le professeur Claude BERARD, organisateur de cette manifestation, a dirigé trois visites commentées à l'intention de nos membres.

L'assemblée générale statutaire s'est tenue au même endroit, gracieusement mis à disposition par la Commune de Lausanne, avec la collaboration de Mme Jéquier, nouvelle conservatrice, le mercredi 4 avril. Précédée d'un apéritif, la séance s'est ouverte à 18.45 h., sous la présidence de François ROSTAN, en présence d'une bonne soixantaine de membres. Les différents rapports n'ont guère suscité de remarques et ont été approuvés. L'état de la caisse ne donne pas trop de soucis, grâce à l'augmentation de la cotisation admise l'an dernier. Le bulletin "Desmos" paraît régulièrement deux fois l'an.

Le tiers du comité devait être renouvelé cette année. Selon l'esprit de nos statuts, ce sont les plus anciens qui sont concernés, soit Mme HAUTIER, MM. FAVRE, MAURIS et VERGOPOULO. Pour les remplacer, l'assemblée élit par acclamations Mme WALTHER, MM. RAPP, SOLIDAKIS et XANTHOPOULOS. Le président ROSTAN, au bénéfice d'une disposition particulière des statuts, est rééligible et réélu pour deux ans.

La partie administrative terminée, la parole est donnée au professeur André VOELKE. Son exposé "Vers une compréhension renouvelée des origines de la philosophie grecque: réflexions sur la cosmogonie d'Alcman" offre des vues nouvelles sur la genèse de la pensée grecque et est suivi avec le plus vif intérêt.

Beaucoup de membres et de sympathisants se sont ensuite retrouvés au restaurant Mövenpick dans une ambiance cordiale et animée.

Au 1er juin, l'association comptait 340 membres.

Pour prendre date :

Dimanche 30 septembre 1984

REUNION D'AUTOMNE

à

Romainmôtier

Vent debout en mer Egée.

(Réd.) Au cours d'un séjour à Athènes en 1926-1927, l'auteur s'est engagé comme matelot à bord du "Saint-Spiridon", un caïque qui pratique le cabotage en mer Egée. Ianis en est le patron, avec un équipage de trois hommes.

Quand commence notre récit, le bateau a quitté la Scala de Santorin depuis deux jours, à destination d'Andros, dans le nord; il vient d'être pris dans des rafales de vorias, ou meltem, le terrible Borée qui souffle en maître pendant l'été.

(Extrait d'un texte paru dans "Aujourd'hui" en 1929 et repris dans:
DE L'EAU, DU VENT, DES PIERRES, B. Galland éditeur, 1979)

Aussitôt que Ianis le laisse venir dans le vent, c'est comme un coup de poing dans la pauvre voilure qui nous reste; le bateau, sans lancée, se couche, l'eau monte sur le pont, mais le lest travaille, le Saint-Spiridon prend de l'erre, écrase la résistance des premières vagues et s'établit tout près du vent, courant avec la bande dans la mer. Il est une heure du matin; avant cinq heures nous n'y verrons pas clair. Les caps de l'extrême sud de Naxos doivent se trouver à sept milles environ dans le nord. Pendant une heure nous pourrions sans danger filer nos huit noeuds, après quoi il faudra mettre à la cape en attendant le jour.

Le Saint-Spiridon court. Arrêté parfois par le poids de la vague amoncelée, il bute puis se redresse et repart.

A deux heures et demie, la mer se fait moins grosse, l'abri de l'île l'empêche de se former. Les rafales, elles, tombant des crêtes, restent aussi violentes et dangereuses; il est temps de mettre à la cape. Nous réduisons encore ce qui reste de la grand-voile, l'amenant à être à peine plus grande que le foc. Dès lors, tout son mordant perdu, n'ayant de toile que ce qu'il en faut pour n'être pas drossé en arrière, le Saint-Spiridon brinquebale sur les vagues, la barre folle, courant vingt mètres sur bâbord, vingt autres sur tribord, sans autre but, semble-t-il, que d'attendre le jour et d'embarquer de temps à autre des paquets de mer.

Des bruits inquiétants qui fendent la nuit, des corps arc-boutés sur un pont qui roule comme un cardan affolé: la nuit semble interminable sur un voilier à la cape dans le vent.

Quand le jour, surgi de l'est, vint désagrèger la nuit, nous étions à quelque deux milles dans le sud de Naxos.

Une fois dégagées les drisses raidies par l'eau, nous rétablissons de la toile au grand mât, assez pour que le voilier reprenne sa course, comme un oiseau qui pourchasse une proie, entre les lames dures de la "mer inféconde" et plonge ses ailes au creux des vagues. Le Saint-Spiridon va, trempé d'embruns, raidi, mâts pliés,

coincé entre son plan de dérive et son plan de voilure comme un pépin d'orange entre pouce et index; il va, sans autre issue que devant lui. Devant lui, c'est le chenal entre Naxos et Paros, large de deux milles en son milieu, semé de bancs de rochers bas où brise la mer, barré à six encâblures de la côte par la Roche Chapman, qui oblige les navires à ranger de près la côte de Paros. Ajoutez que le vent suit très exactement l'axe du chenal, que le courant nord-sud doit atteindre près d'un mille et demi à l'heure et que le Saint-Spiridon, peu lesté et sans quille, remonte mal au vent. Ianis sait toutes ces choses; ses sourcils sont froncés, sa lèvre pincée; son oeil court des vagues à son navire et du chenal au ciel. Il n'a pas l'air content.

Nous ne passerons pas, finit-il par dire, mais j'en aurai le coeur net. C'est à peine s'il a desserré les dents pour parler.

Quant à nous, imbibés d'eau de mer et les mains molles nous dévorons du pain noir et des olives fraîches; nous voyons déjà le Saint-Spiridon sur l'ancre devant Naxos, les khanis du port, l'ombre dans les ruelles blanches à l'abri des tourbillons de vorias. Le chenal, les écueils, la Roche Chapman, ce sont pour nous une dizaine d'heures à raidir les écoutes, à pomper peut-être, à virer de bord trente ou quarante fois, mais notre esprit entrevoit déjà la terre et le sommeil sans rêves dans un mouillage sûr. Pas plus que nous, le Saint-Spiridon n'a l'air de douter, sûr que dès le soir il tournera autour de sa chaîne d'ancre comme une chèvre autour de son piquet. Les premiers bords sont bons; engagés dans la partie la plus large du chenal, nous ne sentons pas le courant qui n'empêche pas le bateau de faire un bon cap. Rapidement, nous progressons vers le nord, virant le plus près possible des côtes qui nous envoient des bouffées brusques de thym mêlées à l'odeur du goudron, profitant des criques où le vent redressé nous permet de gagner. Après qu'une dizaine de fois la barre envoyée nous eut fait virer, le chenal, derrière nous, s'étire, béant largement vers la mer ouverte.

A ce moment, le courant commence son oeuvre. J'ai la barre depuis une heure peut-être, nous courons tribord amures sur l'ouest. Une fois les voiles bordées serré, je prends mon cap sur une roche blanchâtre de Paros et je m'y tiens, en la visant au moyen d'un des haubans de misaine qui la couvre par instants puis oscille à droite ou à gauche de quelques degrés vite corrigés.

Mais au fur et à mesure que nous nous rapprochons du milieu du chenal, mon hauban s'éloigne de cette roche blanche que je lui impose comme but, et glisse vers la gauche, comme ensorcelé. Mes efforts à chaque fois le ramènent en place, mais toujours il repart en dérive, cynique et moqueur. Je lui fais une première concession et, laissant abattre de quelques degrés, je prends un autre point de repère. Un instant, il paraît satisfait mais presque aussitôt il reprend ses dérobades. J'ai la sensation d'une force étrange qui empoigne le bateau à l'avant, sous l'étrave, et qui l'entraîne irrésistiblement, par le travers, sous le vent. Cette poigne se fait de plus en plus impérieusement rude, tant qu'à travailler au gouvernail pour me maintenir dans une route illusoire, je fis bientôt perdre sa lancée au navire couché.

Ianis veut passer. Il y met un entêtement d'autant plus farouche qu'il a d'emblée posé en principe que la chose est impossible. Prenant la barre, il tente ce qui seul peut réussir: changer l'équilibre de la voilure. Il nous fait amener le foc, et cela ne va pas sans peine, un beaupré qui plonge par à-coups dans la vague est un mauvais champ de manoeuvre. Il nous fait rétablir aussi quelques mètres de toile à la grand-voile pour augmenter le mordant de son bateau.

Tout cela n'y change pas grand-chose, la résistance agit sur les oeuvres vives, non pas sur la voilure. Pourtant nous pouvons serrer le vent d'un peu plus près, attaquer le courant sous un angle meilleur. Le Saint-Spiridon semble comprendre ce qu'on veut de lui et il progresse, avançant à peine, couché à trente degrés, s'arc-boutant, craquant de toutes ses jointures, noyé d'embruns jusqu'à mi-mâts, geignant de tous ses câbles tendus à se rompre.

Les ruelles de Naxos, les khanis, l'odeur de tomate et d'abricot nous apparaissent dès lors comme les images lointaines d'un pays de rêve, d'un port imaginaire où nous pourrions bien ne pas mouiller l'ancre. Les bords s'ajoutent aux bords, route brisée, en lacets dont les angles sont de plus en plus aigus, tant que nous faisons presque au retour le chemin de l'aller.

Malgré tout, nous gagnons au vent contre brise et courant, cent cinquante ou deux cents mètres peut-être pour deux milles de route. La côte, par à-coups, comme à regret, cède du terrain et se laisse grignoter. Mais ce que nous gagnons sur l'espace nous le perdons sur le temps qui lui, nous grignote en retour. Solidarité des dimensions. Le soleil commence à descendre, insensible au courant et au vent debout. C'est sa chance à lui. Mais sa route est toujours inchangée et ce doit être sa malchance, cet éternel vent arrière d'est en ouest sans jamais une embardée ni une ancre jetée, sauf quand Josué s'en mêle.

Aussi longtemps que nous eûmes la largeur entière du chenal, nous pûmes croire le passage possible, mais quand vers trois heures nous vîmes à la hauteur de la Roche Chapman, invivable, et des écueils barrés d'écume, il fallut déchanter. Le Saint-Spiridon n'a plus d'espace assez pour regagner ce qu'il perd en virant.

Quatre bords, coup sur coup, nous amènent de deux en deux, au même point du rivage de Paros, sans que nous ayons avancé d'un mètre.

Une fois encore, Ianis, acharné, tente de forcer le passage. Malgré les voiles plates comme des planches, malgré les écoutes raidies à sauter, malgré notre désir, nous revenons en même place et le courant clapote, faisant éclater des bulles contre la coque, sous le vent. Ruelles, khanis, paysans, sommeil s'effacent d'un coup de notre imagination dégrisée. Nous ne passons pas.

Un coup de barre, les écoutes mollies et d'un bond le bateau part vent arrière, se libérant comme un poulain qui s'ébroue de toute son énergie depuis des heures refoulée, courant

à en perdre le souffle, gagnant les vagues de vitesse, se roulant sur elles, tirant de toutes ses forces bandées sur les écouteurs qui l'entraînent, sur les mâts qui plient et gémissent, non plus d'effort maintenant, mais de plaisir. Tout l'aide et le porte: le vent, chaud parce qu'on ne lui résiste plus, le courant, hostile tout à l'heure, complice dès qu'on lui cède, la barre qui ne vient plus se mettre par le travers de sa joie.

La côte défile, souple et fuyante, film rapide, esquisse qui se refait sans cesse, plages de galets, falaises brunes, bois d'oliviers gris-vert glissant au ras des vagues. L'odeur de l'eau, exaspérée dans ces rafales tièdes prend à la gorge, tant qu'on croit plonger son nez dans des huîtres vidées.

Pendant quinze heures nous avons louvoyé, gagnant mètre par mètre contre la vorias et contre le courant. Au vent arrière, filant onze noeuds, moins d'une heure nous suffit pour doubler à ras terre le cap extrême de Naxos. De là, en eau morte, nous longeons la côte, en quête d'une crique où attendre la nuit et peut-être une accalmie de ce damné meltem.

La chaîne d'ancre gronde dans les écubiers, les voiles tombent, frissons inutiles, puis vient le soir et la nuit immobile fige les choses et les hommes, fendue seulement par les sifflements modulés des rafales qui passent sur nos têtes ou viennent s'écraser en éventail autour de la coque indifférente.

Au matin, nous nous retrouvons ensemble, assis à l'arrière près des charbons rouges, nous réchauffant les mains contre nos tasses de café. Nous discutons: si la vorias est plus forte ou plus faible que la veille, si nous avons des chances de passer le chenal, si les "moutons" se forment plus loin ou plus près de la côte que quand nous sommes arrivés, si nous ne ferions pas mieux de descendre chercher un abri sûr à Nios, ou si nous pouvons tenter de contourner Naxos par l'est. C'est ce que Ianis veut faire et comme nous autres n'avons aucun désir d'aller nous enterrer à Nios (1) ni même à Santorin jusqu'à ce que la mer soit redevenue navigable, il a tôt fait de nous convaincre.

Les voiles raides et pleines de sel battent l'air; la chaîne halée au cabestan force l'ancre à rentrer ses griffes.

Aussi longtemps qu'à l'abri de l'Ozia nous restons en eau plate, c'est de la belle navigation, et tout plaisir d'écouter bruire le clapotis et siffler les haubans, mais la bonne protection de l'île nous manque bientôt et brusquement, après que la dernière anse ocrée eut glissé vers l'ouest, nous sommes assaillis par des bandes serrées de ces vagues hautes et courtes de la Méditerranée, plus mauvaises et vicieuses que les lames arrondies et vastes de l'océan.

Malgré nos palabres du matin, la vorias a forcé depuis la veille, à tel point que l'on ne quitte plus le pont et que le bateau presque complètement couché fatigue visiblement et n'avance plus guère. Il n'est que dix heures; jusqu'à midi la mer va devenir de plus en plus forte.

(1) Nios a repris son nom antique de Ios.

A l'horizon, filant à une allure folle, point blanc caché par instants sous les hachures blanches des embruns arrachés, une voile fuit vers le sud.

Nous avons l'espoir de tenir jusqu'à l'heure où ces rafales molliront, nous permettant de doubler Naxos et d'atteindre Syra le soir. C'est compter sans les caprices du meltem. Au lieu de mollir, il se fait âpre de plus en plus, et méchant, tant que la mer n'est bientôt qu'un chaos fumant d'écume arrachée. Le Saint-Spiridon en a plus qu'il n'en peut tenir; aplati sur l'eau, écrasé, il embarque de la mer et n'avance plus. La misaine cède la première et se fend du haut en bas, dans un déchirement de fouet; dix secondes après, il n'en reste que des banderilles effilochées, bonnes à faire de la charpie. Puis les grains s'acharnent sur la grand-voile. Un des haubans saute, Ianis n'a que le temps de virer lof pour lof, évitant que le mât ne vienne en bas.

Comme la veille, pour des raisons plus péremptoires encore, nous ne passons pas.

Un instant d'hésitation, inertie à vaincre et qui fait croire que le bateau réfléchit avant de prendre sa course vers un but nouveau; déjà, penchés sur l'autre bord, nous filons sur les vagues, emportés dans les embruns salés. Plus question maintenant d'aller s'abriter pour une nuit au sud de Naxos, dans une crique de fortune. Etabli comme il l'est, le meltem soufflera six ou neuf jours, déblayant la mer et la nettoyant de tout ce qui navigue à la voile. Pour trouver un mouillage sûr et de l'eau douce, il nous faut descendre dans le sud jusqu'à Nios.

A courir grand largue en crachant des noyaux d'olives, on voit fuir les plans fixes des îles sur le plan mobile des vagues. Des heures à se laisser entraîner au rythme syncopé des lames.

Le cap nord de l'île de Nios grossit à vue d'oeil; sitôt à sa hauteur nous virons vent arrière et longeons la côte abrupte et dorée le plus près possible.

Un coup de barre brusque, le temps de raidir les écoutes et, couchés de nouveau par les rafales, nous embouchons le goulet du port, large de deux cents mètres à peine.

Sitôt quittée la pleine mer, c'est l'eau morte, frisée et assombrie par les grains irréguliers et brutaux. Tout au fond de la baie étroite, à trois quarts de mille, quelques maisons blanches de chaux, deux caïques ancrés et, sur le quai, une tache noire: les matelots critiquant notre manoeuvre. Le vent dans le nez, nous devons louvoyer et courir bord sur bord dans l'étroit chenal, mais il n'y a plus ni courant ni vagues pour nous rejeter hors de notre route.

L'ancre entraîne sa chaîne et plante ses pattes par neuf ou dix mètres de fond dans le sable.

Cargués la voile et le foc inutiles, il ne nous reste plus qu'à porter à terre une amarre pour nous haler entre les deux caïques immobiles.

Antoine BOSSHARD, rédacteur de politique étrangère à la "Gazette de Lausanne" et au "Journal de Genève" a reçu le prix Pierre-Mille, qui récompense la meilleure enquête hors de France réalisée par un journaliste francophone. Nos félicitations.

Une exposition de dessins, aquarelles et peintures de H.-R. VON DER MÜHLL a eu lieu à Lausanne en mars dernier.

Le cours de grec moderne, assumé par Gérard KELLER, a obtenu un vif succès et s'est poursuivi au trimestre d'été. Le comité étudiera l'éventualité d'une reprise en automne et reçoit volontiers toute suggestion à ce propos.

Le Foyer hellénique (Escaliers du Grand-Pont 6) sera fermé en juillet et en août. A la rentrée de septembre, reprise des cours de grec moderne, de danses grecques pour dames et enfants, de soirées typiquement grecques. Des conférences, visites, films vidéo sont aussi au programme.

Les membres des AGS sont cordialement invités à toutes ces activités. Se renseigner auprès du président du Foyer hellénique, M. Nicolas Xanthopoulos, Pavement 5, 1018 Lausanne : tél. 37 22 79.

* * * * *

Programme du Festival d'EPIDAURE

=====

par différentes troupes

| | | |
|-------------------|----------------------|-------------------|
| 23-24 juin | EURIPIDE | Médée |
| 30 juin-1 juillet | EURIPIDE | Hippolyte |
| 7- 8 juillet | SOPHOCLE | Antigone |
| 14-15 juillet | ARISTOPHANE | Les Nuées |
| 21-22 juillet | SOPHOCLE | Antigone |
| 28-29 juillet | EURIPIDE | Hippolyte |
| 4- 5 août | SOPHOCLE | Electre |
| 11-12 août | ARISTOPHANE | Les Cavaliers |
| 18-19 août | ESCHYLE | Les Perses |
| 25-26 août | SOPHOCLE | Les Trachiniennes |
| | EURIPIDE | Alceste |
| 1- 2 septembre | ARISTOPHANE | La Paix |
| 3- 9 septembre | Spectacle de ballets | |

(communiqué par Bourg Travel Club)

Vers une compréhension renouvelée des origines de la philosophie grecque: la cosmogonie d'Alcman.

Dès Platon et Aristote la philosophie grecque s'est interrogée sur les rapports liant les poètes qui racontent des mythes sur les dieux - les "théologiens" - et les premiers philosophes, appelés "physiologues" parce qu'ils recherchent les causes agissant dans la nature. Elle les a tantôt opposés, tantôt rapprochés, et ces deux points de vue se retrouvent aujourd'hui dans les travaux consacrés aux origines de la philosophie grecque. Pour progresser dans la discussion de ce problème controversé il faut élargir le champ d'investigation traditionnel en ajoutant aux textes d'Homère et d'Hésiode ou aux fragments présocratiques édités par Diels des documents moins connus et parfois redécouverts à une époque récente.

L'un de ces documents est le fragment "cosmogonique" du poète spartiate Alcman (fin du VIIe siècle av. J.-C.), publié pour la première fois en 1957, dans le tome XXIV des papyrus d'Oxyrhynque. Il s'agit d'un commentaire anonyme - sans doute du IIe siècle ap. J.-C. - d'un chant dont il n'existe aucune trace. Comme les oeuvres d'Alcman connues précédemment, ce chant était un parthénée, c'est-à-dire un poème chanté par un chœur de jeunes filles lors d'une cérémonie religieuse instituées par la cité de Sparte.

"Dans ce chant, déclare le commentaire, Alcman parle de la nature (physiologiei)". Cette indication constitue manifestement un anachronisme. En effet, la notion philosophique de nature (physis), entendue soit comme la totalité des choses, soit comme un principe agissant dans les choses, n'apparaît pas avant le milieu du Ve siècle. L'indication est cependant intéressante, car elle révèle que le commentateur discernait dans ce chant un caractère particulier, qui le rapprochait des oeuvres des premiers "physiologues".

Le texte se poursuit en esquissant une cosmogonie dont le stade initial est un état de confusion totale où aucune chose n'apparaît encore de façon distincte. La naissance du monde à partir de cette confusion se présente non pas comme une création, mais comme un "arrangement", une mise en ordre opérée par une puissance appelée Thétis. Dans la mythologie Thétis est une divinité marine, et l'on a supposé que nous sommes en présence d'une cosmogonie où la mer constitue "l'élément primordial" (1), ce qui permettrait d'établir un lien entre Alcman et Thalès, que l'on considère traditionnellement comme le plus ancien philosophe grec (début du VIe siècle). Le commentaire compare Thétis à un artisan travaillant une masse d'airain. Ainsi l'action de la déesse est conçue sur le modèle d'une opération métallurgique qui pourrait être suggérée, selon W. Burkert, par un épisode de l'Iliade, la fabrication du bouclier d'Achille par Héphaïstos, à la demande de Thétis qui veut offrir de nouvelles armes à son fils. Ce passage atteste l'existence d'un rapport privilégié entre Thétis et le dieu de la métallurgie.

D'autre part, en nous racontant la fabrication du bouclier, il nous présente la naissance d'un véritable monde, où prennent place "la terre, le ciel et la mer, le soleil infatigable et la lune en son plein, ainsi que tous les astres..." (XVIII, 483).

Pour commencer, Thésis opère une "ouverture" (Poros) dans l'indistinction primitive, puis elle établit une "limite" (Tekmôr). En troisième lieu apparaît l'obscurité. Puis naissent le jour et le soleil, la lune et les étoiles.

Poros et Tekmôr constituent un couple de termes à la fois complémentaires et opposés. Poros signifie l'"ouverture", le "passage". Il figure aussi dans un autre chant d'Alcman, le parthénée du Louvre, et une scolie à ce poème l'identifie au Chaos initial de la Théogonie d'Hésiode, c'est-à-dire à un abîme béant. On peut donc voir dans Poros un espace où les choses, jusqu'alors confondues, prendront place en se séparant les unes des autres. Mais à elle seule cette séparation pourrait n'être qu'un écart flottant d'une manière indéterminée. Pour que prenne naissance le monde, elle doit se doubler d'une délimitation qui arrache les choses à la mouvance et les fixe. Telle est l'oeuvre de Tekmôr, terme homérique désignant ce qui fixe une chose, et qu'Aristote mentionne comme un équivalent archaïque de Péras, la "limite" ou le "terme" (Rhét. I, 2).

La distinction de l'obscurité et de la lumière résulte probablement de la mise en oeuvre conjointe par Thétis de Poros et de Tekmôr, le premier ouvrant un espace où s'étendront alternativement les ténèbres et la lumière, le second leur assignant des limites à ne pas dépasser. Ces limites pourraient être celles qui règlent la durée respective du jour et de la nuit ou qui déterminent le cours des astres dans le ciel. H. Fränkel cite à ce propos un hymne cosmogonique chanté par Orphée dans les Argonautiques d'Apollonios (3) : après la séparation de la terre, du ciel et de la mer, tout d'abord confondus, "les astres et les routes de la lune et du soleil ont une limite (tekmar = tekmôr) pour toujours dans l'éther" (I, 499). De même, selon Parménide, "la nécessité a contraint le ciel à maintenir les limites (peirat') des astres" (B 10). Ces passages éclairent la fonction de Tekmôr chez Alcman et confirment l'équivalence de ce terme avec Péras, la limite.

Je poursuivrai le rapprochement avec Parménide en m'arrêtant au préambule de son poème philosophique, où figurent la porte du jour et de la nuit. On retrouve en effet dans ce passage l'opposition entre l'ouverture et la limite: la porte se présente tout d'abord comme une limite infranchissable marquée par deux vantaux fermés à clé, mais ensuite les deux vantaux tournent sur leurs gonds et dégagent une ouverture (chasma) béante. Le symbolisme de cette description est clair: l'alternance du jour et de la nuit suppose à la fois que l'obscurité et la lumière soient séparées par une limite qui les empêche de se confondre et qu'elles disposent d'un espace où chacune prendra place à son tour.

Le poète du VII^e siècle et le philosophe du Ve reconnaissent donc l'existence de principes similaires, susceptibles d'être exprimés soit dans le langage imagé du mythe, soit dans un langage plus abstrait, qui annonce celui de la philosophie. Mais l'auteur qui recourt à l'expression imagée n'est pas celui que l'on a toujours rangé parmi les poètes, c'est celui que l'on considère traditionnellement comme un philosophe. Quant au poète qui chante la genèse de Poros et Tekmôr, il se situe bien sur le plan du mythe, dans la mesure où ces puissances sont des divinités, ce qui paraît certain. Mais d'un autre côté elles se présentent comme les principes impersonnels fondant l'ordre cosmique et déterminant sa structure, et l'on peut à coup sûr y discerner la marque d'une pensée philosophique à l'état naissant.

Il paraît au premier abord surprenant qu'une telle pensée s'exprime dans un poème chanté lors d'une cérémonie spartiate. Mais la Sparte archaïque n'était pas une cité repliée sur ses traditions locales. La vie poétique et musicale y fleurissait, et la philosophie n'y était sans doute pas inconnue. Les Anciens rapportent qu'Anaximandre avait passé à Sparte, sans doute un demi-siècle après Alcman, et récemment Th. Gelzer a consacré une étude à la représentation du ciel figurant sur une coupe laconienne du peintre d'Arcésilas (vers 555). Sur cette coupe nous voyons face à face Atlas et Prométhée, tels qu'Hésiode les décrit dans sa Théogonie. Or le ciel que soutient Atlas est figuré comme une calotte sphérique. Ainsi le peintre combine le mythe hésiodique avec la représentation tout à fait nouvelle d'un univers sphérique qui serait, selon Th. Gelzer, celle d'Anaximandre(4).



Il n'est donc nullement exclu que, tout en s'insérant dans le contexte social et politique de Sparte, la cosmogonie d'Alcman se rattache à un mouvement de pensée qui déborde largement les bornes étroites de la communauté où elle a vu le jour et se poursuit ensuite dans les doctrines des auteurs que l'on appelle maintenant "présocratiques".

André-Jean Voelke

Notes.

Le texte étudié figure dans les Poetae Melici Graeci (Alcman 5 fr.2), éd. Page, Oxford 1962.- Tout en innovant sur certains points, l'interprétation présentée reprend en partie celle que j'ai proposée dans une étude antérieure: "Aux origines de la philosophie grecque...", dans le recueil Métaphysique, Histoire de la philosophie, Neuchâtel 1981.- On pourra lire un commentaire du fragment cosmogonique dans la nouvelle édition d'Alcman établie par Claude Calame (à paraître aux éditions de l'Ateneo, Rome).

- 1) M. Detienne et J.-P. Vernant, Les ruses de l'intelligence, Paris, 1974, p. 137
- 2) Gnomon 35, 1963, p. 828
- 3) Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums, 2e éd., Munich, 1962, p. 292, n.5
- 4) "Zur Darstellung von Himmel und Erde auf einer Schale des Arkesilas-Malers in Rom", Museum Helveticum 36, 1979, pp. 170-179

* * * * *

Les monnaies grecques antiques au Cabinet des Médailles de Lausanne.

La collection du Cabinet des médailles vaudois débuta en 1755 par un don de César de Saussure-Gaudard à la Bibliothèque de l'Académie de Lausanne qui, comme beaucoup de bibliothèques de l'époque baroque, tenait lieu de Musée. Lorsque la fondation d'une collection numismatique fut connue, plusieurs personnes témoignèrent de leur intérêt en y associant leurs dons ou leurs legs. Aujourd'hui, le Cabinet des Médailles compte plus de 30'000 objets se répartissant dans les domaines historiques de la numismatique, de la sigillographie et de l'héraldique. En 1842, le musée recevait ses premières monnaies grecques avec l'acquisition de la collection du docteur Louis Levade. Depuis, la collection s'est enrichie de quelques beaux spécimens, issus des ateliers les plus célèbres d'Egine, d'Athènes, de Corinthe, de Syracuse, de Tarente et bien d'autres encore, particulièrement de l'époque classique.

Signe d'échange, signe de lien entre les sociétés, mais aussi d'indépendance politique, la monnaie est une invention des Lydiens ou des Grecs d'Asie mineure au VIIe siècle avant notre ère. Elle se répandit très rapidement au sein de toutes les cités grecques. La monnaie était alors un morceau de métal précieux dont la valeur intrinsèque (son titre et son poids) était garantie par une estampille (son type) frappée par une autorité émettrice: roi, tyran, cité. A l'origine, ce phénomène ne semble pas seulement avoir répondu à une simplification des échanges: la monnaie n'aurait

pas eu le même sens ni la même fonction qu'on lui connaîtra par la suite. L'invention de la monnaie serait à rapprocher du développement fiscal de l'Etat (amendes, taxes) et du financement d'armées mercenaires de l'époque archaïque. L'étude des trésors monétaires grecs les plus anciens démontre que la monnaie n'avait pas pour but, à l'origine, de faciliter le commerce local (absence de petites dénominations) ou international (circulation éloignée rare), à l'exception des monnaies d'Athènes qui étaient exportées en tant que bien.

La monnaie devint très vite l'emblème civique d'une cité, le signe de son indépendance politique; l'autorité émettrice y représentait l'image ou les attributs de sa divinité ou de son héros favori.

La monnaie grecque est non seulement un objet rappelant l'existence ou l'éclat, la mythologie ou certains événements historiques d'une cité, d'un royaume, c'est aussi une oeuvre d'art originale, au même titre que les autres monuments de l'art grec.

En un survol très rapide et à l'aide des collections du Cabinet des médailles de Lausanne, on pourra se rendre compte de la réelle fascination que les monnaies grecques exercent sur notre esprit et notre regard.

La frappe la plus ancienne sur la côte grecque de l'Égée fut certainement celle d'Egine - petite île non loin d'Athènes - depuis 600 ans avant J.-C. environ (fig. 1). Il semble que ces monnaies aient remplacé petit à petit un ancien système d'échange au moyen de brochettes à rôtir, à cause de la dérivation des mots: obole, de obelos (une broche) et drachme, de drax (une poignée de broches). La technique de fabrication des monnaies d'Egine ressemble à celle des monnaies de l'Asie mineure, avec un dessin gravé sur la face et un grossier poinçon en creux sur le revers. La tortue de mer rendue en haut relief restera l'emblème d'Egine pendant une longue période. Il est probable que celle-ci fut liée à un culte local perdu pour nous.

Le monnayage d'Athènes fut probablement le plus important du point de vue historique et artistique aux époques archaïque et classique. Le débat reste ouvert quant à la date des premières monnaies d'Athènes avant ou après Solon (594 avant J.-C.).

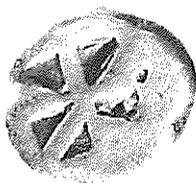


Fig. 1

EGINE : Tortue de mer / Carré creux
vers 600 av. J.-C. (Statère en argent
11,8 g., 18 mm.)

Fig. 2

ATHENES : Tête d'Athéna casquée/
Chouette, rameau d'olivier, crois-
sant de lune, ΑΘΕ, vers 600 av. J.-C.
(Tétradrachme en argent, 16,98 g. 24 mm.)

On les appelait Wappenmünzen (monnaies héraldiques) au siècle passé, car on pensait qu'elles représentaient les blasons des familles importantes d'Athènes. On tend davantage aujourd'hui à les considérer comme des emblèmes civiques, reliés au culte d'Athéna. Ces monnaies sont pour la plupart des didrachmes d'éta- lon euboïque d'environ 8,5 g. avec un revers en creux; le droit représente plusieurs types différents, par exemple une chouette, une tête de Gorgone ou un avant-train de cheval. Vers la fin du VI^e siècle avant J.-C., un nouveau type de tétradrachme, de 17 g. environ, fut introduit, portant au droit la tête d'Athéna casquée, rendue en haut relief, et, au revers, une chouette, l'oiseau sacré de la déesse, avec le nom de la ville Athe (fig. 2). Les fameuses mines d'argent du Laurion, à quelque 40 kilomètres d'Athènes, produi- saient le métal nécessaire à la frappe des monnaies. Les chouettes d'Athènes furent diffusées dans un très large rayon durant les Ve et IV^e siècles avant J.-C. C'est aussi à cette époque que la monnaie devint courante dans les transactions quotidiennes. Toute une chaîne de dénominations fut créée autour du tétradrachme qui correspondait à la fin du Ve siècle avant J.-C. au salaire moyen pour une semaine. La drachme elle-même se subdivisait en six oboles. L'obole et la demi-obole étaient très petites et un épisode des Guêpes d'Aristophane révèle qu'on allait faire ses emplettes avec la petite monnaie dans la bouche.

Rivale commerciale d'Athènes et d'Egine, Corinthe commença à frapper monnaie probablement peu avant 575 avant J.-C.. Le sta- tère corinthien correspondait en poids au didrachme attique de 8,5 g.. Contrairement aux monnaies d'Egine et d'Athènes, les statères corin- thiens ont la forme de disques plats et larges. Les statères de l'époque archaïque représentaient un Pégase au droit, avec entre les jambes le koppa - lettre initiale du nom de la ville - et au revers un poinçon en creux. Le cheval ailé de la mythologie, dompté par Bellérophon et Athéna, est spécialement lié à Corinthe, car c'est en frappant de son sabot le rocher de l'Acrocorinthe qu'il fit jaillir la source Pirène. Vers la fin du VI^e siècle avant J.-C., la tête d'Athéna Chalinitis, coiffée d'un casque corinthien sans cimier, avec couvre-nez et protège-joues, remplaça le carré creux du revers. La monnaie corinthienne fut exportée et imitée comme la monnaie d'Athènes, particulièrement en Grande Grèce et en Sicile (fig. 3).



Fig. 3

CORINTHE : Pégase, ♀ / Athéna casquée
vers 350 av. J.-C. (Statère en argent,
8,4 g., 21 mm.)



Fig. 4

VELIA : Athéna casquée / Lion assaillant
un cerf, Y-EAH-TΩ-Nvers 500-450 av. J.-C.
(Nomos, 7,42 g., 20 mm.)

A partir du VIII^e siècle avant J.-C., la Sicile et l'Italie méridionale avaient été colonisées par des Doriens et des Chalcidiens notamment. En Italie, le monnayage débuta vers la fin du VI^e siècle avant J.-C. avec une monnaie singulière et originale, inconnue dans le reste du monde grec et dont la technique de fabrication a fait l'objet de bien des controverses. La monnaie consistait en un flan métallique assez mince, sur lequel le type principal était frappé en relief d'un côté et en creux de l'autre.

Un des monnayages les plus importants de l'Italie du Sud fut celui de Tarente, colonie spartiate. Le type le plus souvent représenté sur ces monnaies est celui de Taras, héros fondateur et fils de Poséidon, chevauchant le dauphin de son père. Ce genre de scène est typiquement spartiate et rappelle certains reliefs héroïques laconiens. D'autres monnayages de l'Italie du Sud, comme celui de la colonie phocéenne de Velia, sont au contraire d'un type purement ionien; elles montrent un lion dévorant sa proie (fig. 4).

Vers la fin du VI^e siècle avant J.-C. apparurent des tétradrachmes d'étalon attique, premières pièces de Syracuse, frappés par les propriétaires terriens, l'aristocratie des Gamoroi. L'avvers représente un char tiré par de pesants chevaux de style sévère, le revers un carré creux auquel on superposa une petite tête féminine. La cour des tyrans, avec sa magnificence, donna un élan remarquable au développement du monnayage. Gélon fit de Syracuse sa capitale en 485 avant J.-C. Le quadrige prit une forme plus subtile dans le rendu de la perspective avec Niké (la Victoire), volant au-dessus. Au revers, la tête d'Artémis devint un type entier, entouré d'un cercle de dauphins symbolisant la demeure de la déesse. Celle-ci représente, par association d'idées, Aréthuse qui, selon la légende, fut poursuivie dans le Péloponnèse par le dieu fleuve Alphée; elle s'enfuit en passant sous la mer pour réapparaître comme nymphe d'eau douce dans l'île d'Ortygie, site original de Syracuse. C'est vers la fin du Ve siècle que les artistes siciliens et de Grande-Grèce commencèrent à signer de leur nom et à produire parmi les plus belles monnaies du monde grec (fig. 5).



Fig. 5

SYRACUSE : Quadrige au pas, Niké volant au-dessus / Tête d'Artémis-Aréthuse avec quatre dauphins, ΣΥΡΑΚΟΣΙΟ-Ν vers 480 avant J.-C. (Tétradrachme, 16,5 g., 24 mm.)

Les monnayages des époques archaïque et classique de Grèce, d'Italie et de Sicile étaient particulièrement variés. Les conquêtes d'Alexandre le Grand amenèrent un changement fondamental à la fois dans la géographie du monde grec et dans le caractère de sa civilisation. Les cités, jusqu'alors centres importants de la vie politique et culturelle, furent englobées dans un vaste empire qui s'étendait jusqu'à l'Inde à l'est et à l'Egypte au sud. A la mort d'Alexandre, son empire fut partagé en trois puissants royaumes: la Macédoine, l'empire des Séleucides et l'Egypte ptolémaïque. Le monnayage, sous Alexandre, devait fournir une monnaie courante et universelle pour une région plus étendue que jamais; on y parvint en installant de nouveaux centres de frappe dans les zones conquises. Ces espèces frappées sur l'étalon attique étaient universelles car elles comprenaient des pièces en or, en argent et en bronze de forme, de représentation et de poids identiques dans tous les ateliers. Le tétradrachme était le type le plus courant, avec au droit la tête d'Héraclès coiffé de la tête de lion. Vénéralisé comme ancêtre légendaire des rois de Macédoine, il exprime aussi toutes les actions héroïques qu'Alexandre accomplit pendant sa vie.

Il semble même que la tête d'Héraclès était considérée comme la représentation d'Alexandre. Le premier portrait authentique d'Alexandre se trouve sur des monnaies d'Alexandrie de quelques années postérieures à la mort du souverain. Le portrait devint à la mode et la plupart des souverains hellénistiques furent représentés sur leur monnayage, particulièrement ceux de l'Empire des Séleucides et de l'Egypte ptolémaïque (fig. 6).

Anne Geiser
Conservatrice du Cabinet
des Médailles



Fig. 6

ANTIOCHOS I : Portrait d'Antiochos /
Apollon assis sur l'omphalos,
ANTI-OXOY - BΑΣΙΛΕΩΣ
Séleucie du Tigre, 280-261 av. J.-C.
(Tétradrachme, 17,20 g., 30 mm.)

A propos d'Odysseas Elytis: errare humanum est...

Dans un récent numéro de "Desmos", je présentais rapidement Maria Nefeli (Marie des brumes), la plus longue et la plus importante des oeuvres d'Elytis aujourd'hui accessible en français; en complément, et sur la foi d'une personne fort compétente en librairie, je citais trois autres ouvrages disponibles en version française; si le renseignement est exact en ce qui concerne les délicates et précieuses brochures des Editions Fata Morgana, il y avait erreur sur Les analogies de lumière, erreur ô combien agréable à avouer; s'il ne s'agit pas d'une oeuvre d'Elytis, on y trouve une étude - celle dont on déplorait l'absence - sur Elytis, accompagnée d'une anthologie.

Le titre choisi - Les analogies de lumière - est, apprend-on, le sous-titre donné par Elytis à un entretien qu'il eut en 1975 avec le poète yougoslave Ivar Ivask; ce titre convient à merveille à la subtile présentation de l'oeuvre du Nobel 1979, car il met en valeur le perpétuel mouvement de "correspondances" et ce "lieu privilégié d'une connaissance, d'une harmonie" qu'est la Méditerranée.

"On a souvent dit d'Elytis qu'il était le poète singulièrement a-temporel des éléments grecs: la mer, le soleil et les îles." Affirmation à laquelle répond cette maxime récente du poète (extraite de Mes mathématiques supérieures): "Si tu décomposes la Grèce, tu verras qu'à la fin te resteront un olivier, une vigne et un bateau. Ce qui signifie qu'avec une même équation, tu la recomposes."

Les auteurs n'entendent pas établir la biographie du poète dont l'existence est "peu chargée en événements sensationnels", et qui, par ailleurs et avec pudeur, refuse de mettre "son coeur à nu". Dans un premier temps, les auteurs suivent avec une extrême vigilance l'évolution de l'oeuvre, recueil par recueil, et en dégagent les caractéristiques essentielles. Dans une seconde partie, leur ambition est de situer l'oeuvre d'Elytis dans le contexte de la littérature néo-hellénique; filiation singulière, puisque la langue, vieille de quelque trois mille ans, n'a retrouvé littérairement sa signification qu'après la libération du joug turc, il y a cent cinquante ans - alors que la tradition populaire, ininterrompue, maintenait un lien unique entre mythologie et orthodoxie (qui, en Occident, sont ressenties comme antagonistes, fruit d'un hiatus historique, d'un décalage chronologique).

La troisième partie, enfin, établit une espèce de "glossaire" de certains thèmes (termes) qui hantent la réflexion poétique d'Elytis, citations tirées de quatre entretiens qui résument "ses propres interrogations sur la fonction créatrice dans la Grèce d'aujourd'hui"; ainsi: "Ecrire", "Grécité", "Lumière", "Magie de la poésie", "Orient et Occident"; particulièrement riches pour nous les développements sur "Surréalisme et néo-hellénisme" (familier de l'oeuvre de René Char, Eluard, Jouve, Lautréamont, Reverdy, Breton, Elytis les a traduits en grec, et en a senti la qualité), fort intéressants aussi les détours sur la peinture - Picasso, Matisse ou le peintre naïf Théophile - qui nous rappellent que le poète a aussi pratiqué la "peinture a tempera" et le photomontage.

Suit une riche "anthologie raisonnée de l'oeuvre poétique", en partie établie par Elytis lui-même, en partie complétée par les auteurs désireux de souligner d'autres aspects, d'autres enchaînements de thèmes: ils s'en justifient avec bonheur.

Enfin, quelques poèmes récents, regroupés sous la désignation "L'après-Nobel", et en conclusion un "retour à la Grèce", qui se veut remise en question de ce que représente durablement "l'axe méditerranéen" et la fonction qu'y joue la Grèce, "image d'un passé oriental parfaitement intégré, et celle d'un futur occidental encore en devenir".

Bibliographie très soigneusement établie et notes multiples contribuent à faire de cette étude l'ouvrage référentiel tant attendu, et qui donne au lecteur francophone la possibilité de saisir le caractère exemplaire de l'oeuvre d'Odysséas Elytis. Mais pourquoi - grands Dieux! -, pourquoi cette édition originale limitée à mille exemplaires, et pourquoi une distribution si parcimonieuse. Souhaitons que l'éditeur mette toute sa diligence à diffuser moins confidentiellement cette étude qui rend enfin justice à un poète populaire en Grèce, abondamment cité sur disques (Théodorakis, Angélique Ionatos), et presque absent de nos librairies...

Jean-Marie Pilet

Les analogies de lumière, Poèmes et proses choisis, traduits, présentés et annotés par Jacques PHYTILIS avec la collaboration d'Andréas HELMIS, Editions SUD, Domaine étranger (janvier 1983).

* * * * *

On devient membre des AMITIES GRECO-SUISSES en s'adressant au comité, case postale 2105, 1002 Lausanne.

Cotisation annuelle: membre individuel : Fr. 20.--
 couple : Fr. 30.--

Membres à vie (versement unique): individuel : Fr. 300.--
 couple : Fr. 400.--

* * * * *

Le rédacteur signale aux intéressés que la personne responsable de la maquette se charge de tous travaux de dactylographie et il ne peut que la recommander. Elle ferait volontiers des remplacements d'une semaine ou selon besoins. S'adresser à : Madame I. Schoch, ch. des Bancelis 8, 1004 Lausanne (tél. 37 05 32).

SPYROS VASSILIOU

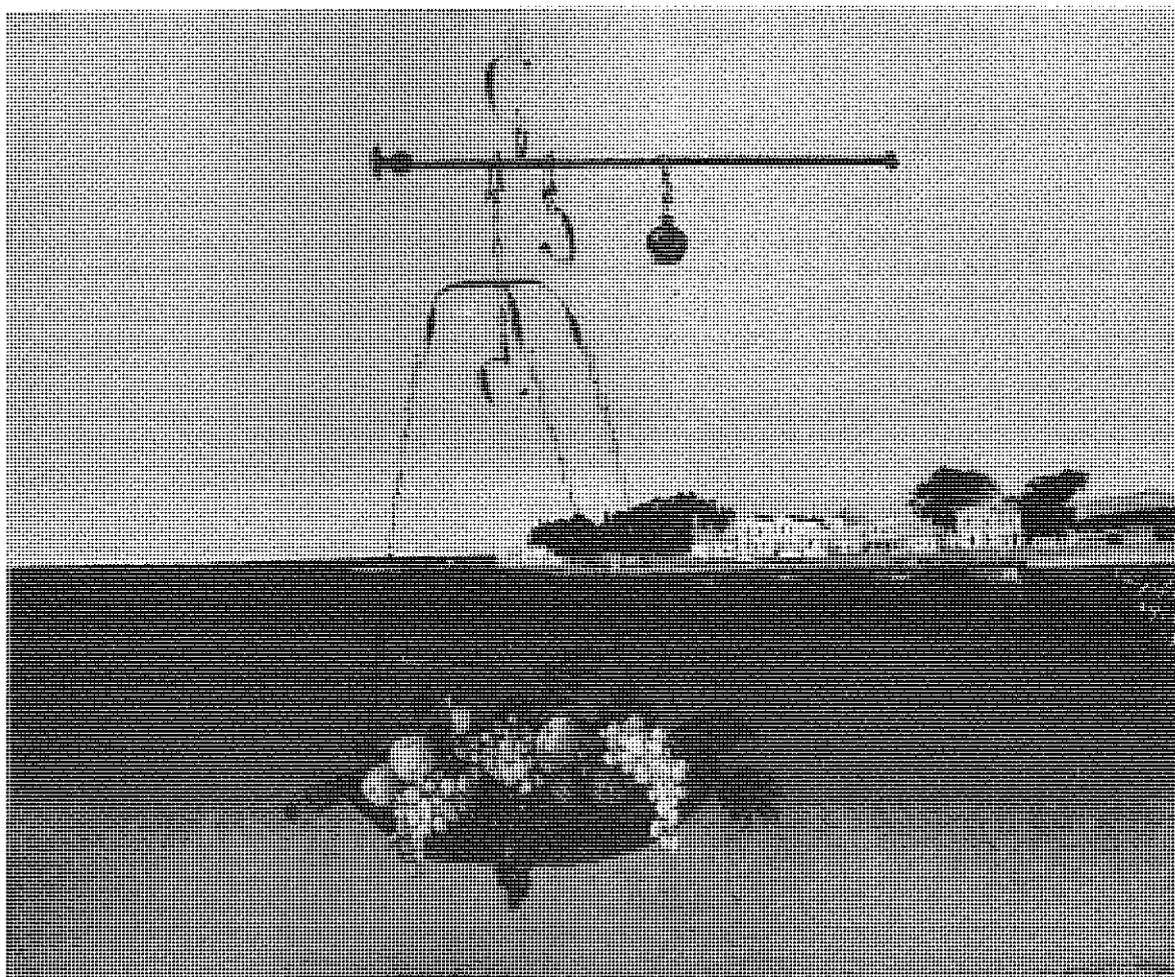
"Je n'ai jamais rien caché dans ma peinture. Depuis les premiers jours jusqu'au seuil de ma vieillesse, le pinceau à la main, vagabondant à la recherche d'images, je me suis efforcé de ne retenir, de tout ce que je voyais autour de moi, que ce qui était surprise et joie de l'oeil, du coeur et de l'esprit..."

"J'ai tout vu, tout ce qui est pour ou contre la peinture. J'ai aimé tout ce qui se meut avec des couleurs et des formes dans les deux dimensions: les figures sur la plage que Guardi peint comme par miracle avec deux coups de pinceau, les bouteilles de Morandi, les nuages de Turner, les vagabonds de Rouault, les batailles de Panayotis Zographos, les voiliers de Volanakis, les couchers de soleil de Claude Lorrain. J'ai tremblé devant Guernica et je me suis souvenu avec émotion de mon premier maître Kaloudis..."

S. Vassiliou

Spyros Vassiliou est incontestablement l'un des plus grands peintres de la Grèce moderne. Tout au long de ses soixante ans de carrière, il fut un créateur extraordinairement fécond et profondément original. Travailleur infatigable, il a produit des milliers d'oeuvres qui se trouvent aujourd'hui dispersées dans de nombreux musées grecs et étrangers, ainsi que dans des centaines de collections privées. Artiste complet, il s'est essayé dans toutes sortes de techniques : la peinture à l'huile et acrylique, la peinture à tempera et à fresque, l'aquarelle, le dessin, la sérigraphie et la gravure sur bois. D'autre part, Vassiliou s'est aussi distingué dans d'autres disciplines artistiques. Comme décorateur, par exemple, il a signé plus d'une centaine de scénographies, tant pour le théâtre antique ou contemporain que pour l'opéra ou le cinéma, pour ne pas citer son activité dans le domaine de l'édition ou l'enseignement.

Né à Galaxidi, sur le golfe de Corinthe, Spyros Vassiliou restera toujours sensible aux paysages marins et au bleu infini de la mer. Il arrive à Athènes en 1921 et s'inscrit à l'Ecole supérieure des Beaux-Arts où il suit pendant plusieurs années les cours de Kaloudis, de Mathiopoulos, de Iacovidis et surtout de Lytras. En 1924, il expose pour la première fois au Zappion avec les Jeunes Artistes d'Athènes, et présente sa première exposition personnelle en 1929. Avec une vingtaine d'artistes il fonde en 1930 le groupe Techni (Art), puis participe en 1950 à la création du groupe Stathmi (Aplomb), qui comprend des peintres, des sculpteurs et des graveurs. En 1930, il reçoit le prix Benakis décerné par l'Académie d'Athènes pour son projet de décoration de l'église orthodoxe de St-Denis l'Aéropagite, à Athènes, projet qu'il réalise entre 1936 et 1939.



Le port d'Erétrie (Eubée)

Après plusieurs séjours à l'étranger qui lui permettent de se familiariser avec l'oeuvre des grands maîtres et les dernières tendances de la peinture occidentale, il revient s'établir à Athènes. Dès lors il prend part à presque toutes les grandes manifestations d'art grec moderne, tant en Grèce même qu'à l'étranger. Pendant la guerre et l'occupation, il retourne aux sources de l'art néo-grec; dans un réflexe de patriotisme, il se nourrit de la tradition byzantine et des valeurs de la culture populaire. Il exécute des centaines de xylogravures, des manuscrits illustrés et des peintures sur bois, dont les sujets exaltent le nationalisme et soutiennent l'esprit de résistance. Après son mariage en 1941, il se consacre presque entièrement à sa famille, trouvant auprès de son épouse, de ses deux filles, puis de ses petits-enfants un équilibre harmonieux, une joie de vivre et une inspiration qui transparaît dès lors à travers toute son oeuvre.

Il travaille dans son appartement d'Athènes, au pied de la colline Philopappos, à deux pas de l'Acropole, et dans son accueillante maison de campagne d'Erétrie. Cette atmosphère familiale, la ville tentaculaire à Athènes, qui dévore progressivement les charmes de l'ancienne cité néo-classique, le pays plat d'Erétrie, avec ses ruines, son port, ses tavernes et ses plages, figureront d'ailleurs toujours parmi les sujets privilégiés de sa peinture.

En 1960, il reçoit le prix de la Fondation Guggenheim pour une toile intitulée "Lumières et ombres". C'est sous ce même titre qu'il publie en 1969 une importante monographie, richement documentée. Pour le 75e anniversaire de sa fondation, la Pinacothèque Nationale d'Athènes lui consacre une vaste rétrospective en 1975. Et pour célébrer les quatre-vingts ans de l'artiste, la Pinacothèque Nationale lui renouvelle cet honneur en janvier 1983. Désormais, en Grèce, Vassiliou est une personnalité célèbre, voire même populaire. Sa silhouette, si caractéristique, apparaît souvent dans la presse ou sur les écrans de la télévision. Hors de son pays, de nombreuses expositions ont largement contribué à faire connaître son oeuvre. La Suisse occupe cependant une place privilégiée dans le coeur de l'artiste, du fait que c'est précisément à Erétrie, où il réside une grande partie de l'année, que se trouve le siège de l'Ecole archéologique suisse en Grèce. Depuis la fondation de l'Ecole, en 1964, la plupart des archéologues helvétiques ont eu la chance d'apprécier la chaude et généreuse hospitalité des Vassiliou. Des relations étroites et des amitiés se sont ainsi nouées entre le peintre et son entourage, d'une part, et les Suisses qui se sont succédé sur les chantiers de l'ancienne cité eubéenne, d'autre part. C'est grâce à ces liens érétriens que le Manoir de la ville de Martigny, en Valais, a mis sur pied ce printemps une importante exposition, qui reprenait en fait, avec toutefois moins d'ampleur, la rétrospective de janvier 1983 à Athènes.

Terminons avec ce jugement de M. Papastamos, le directeur de la Pinacothèque Nationale: "Vassiliou s'affirme comme l'un des plus grands coloristes de la peinture grecque de ces cinquante dernières années...Des critiques d'art célèbres ont caractérisé l'artiste de cette époque, radical dans ses moyens d'expression, comme le précurseur du "pop art" en Grèce. Dans l'ultime phase de sa carrière, le peintre évolue à l'intérieur d'une société en perpétuel changement et de plus en plus exigeante. Sa production s'enrichit alors d'une foule d'éléments qui proviennent de toutes les dernières tendances de l'art contemporain, tout en conservant vivantes, dans leur gamme infinie de couleurs, les visions de la première époque...Les profondes et puissantes racines de son art ne plongent pas seulement dans la tradition, mais aussi dans le besoin, tout nouveau pour notre temps, d'un langage expressif synthétique et concis, qui accentue la signification métaphorique et le symbolisme. Ce besoin, qui débuta dans la peinture de "l'expression libre" et dans le courant "constructiviste", ainsi que dans leurs dérivés, la peinture métaphysique, le surréalisme poétique et le futurisme chromatique, est très présent dans l'oeuvre de Vassiliou, où des formes classiques, stylisées et simplifiées, objets d'art populaire et paysages, prennent un caractère à la fois monumental et poétique..."

Le 27 octobre 1983

Jean-Michel Gard
Directeur du Manoir de la
ville de Martigny

Grèce

**Les plus belles plages de ses îles,
ont été choisies pour vous!**

**Vacances balnéaires, circuits culturels, croisières à thème,
location de yachts et de maisons de vacances, fly & drive.**

Renseignements, conseils et réservations chez les spécialistes:

**Romios Voyages : 1, avenue du Théâtre - 1005 Lausanne - Tél. 021/20.66.77
37, rue de Carouge - 1205 Genève - Tél. 022/29.33.90**

ΓΙΑ ΤΗΝ ΑΚΙΝΗΤΗ ΠΕΡΙΟΥΣΙΑ ΣΑΣ ΣΤΗΝ ΕΛΛΑΔΑ

Εμπορική Τράπεζα «τα δικά σας μάτια» στην Πατρίδα!

Στην ΕΜΠΟΡΙΚΗ ΤΡΑΠΕΖΑ υπάρχει η Υπηρεσία Διαχείρισης Ακινήτων. Μια υπηρεσία που φροντίζει τα ακίνητά σας στην Ελλάδα, όπως θα τα φροντίζατε εσείς και ακόμα καλύτερα. Γιατί διαθέτει τεράστια πείρα και γνώσεις πάνω στη νομαθεσία των ακινήτων, φερεγγυότητα και άρτια οργάνωση.

Είναι δηλαδή ο πιο κατάλληλος και άμεμπτος διαχειριστής της ακίνητης περιουσίας σας.

Η Υπηρεσία Διαχείρισης Ακινήτων:

- εναικιάζει κενά διαμερίσματα ή άλλα οικήματα, φροντίζει για την επιδιάρθρωση τυχόν φθαρών, συντάσσει τα μισθωτήρια, εισπράττει τα εναικία και τα μεταφέρει σε τοκοφόρους λογαριασμούς στο όνομά σας.

- παρακαλουθεί τη νομαθεσία τη σχετική με τα ακίνητα και προστατεύει τα συμφεροντά σας.

- φροντίζει για την ασφάλιση των ακινήτων, αν τα θέλετε.
- ενεργεί τα νόμιμα εναντίον ενοικιαστών, που δυστροπούν.

Αν έχετε οποιαδήποτε στην Ελλάδα ακίνητη περιουσία, και η Εμπορική Τράπεζα διαθέτει εκεί υποκαταστήματα, είστε αίγουροι ότι το ακίνητό σας βρίσκεται σε καλά χέρια.

Για περισσότερες πληροφορίες συμπληρώστε το κουπόνι και ταχυδρομήστε το στη διεύθυνση:

ΕΜΠΟΡΙΚΗ ΤΡΑΠΕΖΑ
Για την Διαχείριση Ακινήτων Τρίτων
Σοφάκλειους 11, ΑΘΗΝΑ 102 35

ΕΜΠΟΡΙΚΗ ΤΡΑΠΕΖΑ

ΟΝΟΜΑΤΕΠΩΝΥΜΟ

ΔΙΕΥΘΥΝΣΗ

ΕΜΠΟΡΙΚΗ ΤΡΑΠΕΖΑ Για την Διαχείριση Ακινήτων Τρίτων
Σοφάκλειους 11 ΑΘΗΝΑ 102 35